

NOTES DE LECTURE

A.D.B.S. | « *I2D - Information, données & documents* »

2016/4 Volume 53 | pages 78 à 88

ISSN 0012-4508

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-i2d-information-donnees-et-documents-2016-4-page-78.htm>

Pour citer cet article :

« Notes de lecture », *I2D - Information, données & documents* 2016/4 (Volume 53),
p. 78-88.

Distribution électronique Cairn.info pour A.D.B.S..

© A.D.B.S.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Connaissance totale et cité mondiale. La double utopie de Paul Otlet

Paul Ghils (dir.)

Louvain-la-Neuve : Academia-L'Harmattan,
2016. - 312 p. – (Intellection). - ISBN 978-2-
8061-0278-2 : 29,45 € (version PDF, EAN Ebook
978-2-8061-0831-9 : 24,99 €)



UN ÉCLAIRAGE SUR LES ARTICULATIONS DYNAMIQUES ENTRE DEUX PANS DE LA PENSÉE DE P. OTLET

« *Novam evolvere humanitatem - Meliorem exaltare civilisationem - Altiores cum rebus jungere ideas - Opus maximum instruere mundaneum* »¹. C'est sur ces quatre impératifs que se referme le *Traité de la documentation. Le livre sur le livre* (1934).

Mais le *Traité* n'est pas près de se refermer vraiment. Tout d'abord, énonçant méticuleusement les ambitions qui sont encore les nôtres aujourd'hui, son texte travaille encore, nous travaille, nous les professionnels de l'information et de la documentation. Il nous porte et nous interroge à la fois, plus de quatre-vingt ans après sa publication aux Éditions Mundaneum, sises au Palais Mondial, à Bruxelles. Ensuite, le *Traité* n'est que l'une des pièces du puzzle, une pièce importante certes, mais en laquelle on ne saurait résumer l'œuvre de Paul Otlet. Le « grand œuvre », ce n'est ni le *Traité de la documentation* ni l'*Essai d'universalisme* intitulé tout simplement *Monde* (1935). Ce sont les deux à la fois, et encore davantage. Ces deux grands traités et tous les « petits » écrits d'Otlet² pointent ensemble vers un espoir fou mais tenace, une sorte d'utopie régulatrice. L'utopie, écrit Paul Otlet, « est comme une hypothèse au sujet des rapports mutuels existant entre les choses, une hypothèse scientifique à vérifier expérimentalement et qui, vraie ou fausse, impose une direction et un programme aux recherches qui resteraient autrement fragmentaires [...]. Quand nous aurons des laboratoires consacrés à l'invention sociale, comme nous en avons pour l'invention technique, nous progresserons à pas de géants. »³

Pour schématiser, disons que l'utopie d'Otlet est comme fondée sur deux axiomes : 1. les hommes doivent pouvoir s'entendre entre eux et vivre en paix au-delà des nations ; 2. la connaissance totale est possible qui aidera les hommes à dépasser l'émiettement du savoir. De là à faire de Paul Otlet un platonisant prônant le rôle fondamental de la connaissance universelle partagée dans l'élaboration et le maintien de la paix entre les hommes, il n'y a qu'un pas - qu'on aurait tort de ne pas franchir. Reste qu'il n'est pas si aisé de repérer les sources où Otlet s'est abreuvé tout au long de sa vie. On saura gré à Paul Ghils de jeter quelques lueurs et de proposer quelques pistes dans sa propre contribution à l'ouvrage qu'il dirige⁴.

Ceci dit, la force de Paul Otlet tient semble-t-il non seulement dans cette ténacité utopiste mais aussi dans un syncrétisme riche et puissant qui, précisément, rend difficile l'identification des sources philosophiques. Paul Otlet a su mettre au service de son utopie la somme de la réflexion humaine disponible au début du XX^e siècle. Il porte en lui comme l'air du temps intellectuel et scientifique, de la plus Haute antiquité à ses contemporains immédiats.

Nul ne saurait, sans forfanterie, prétendre embrasser l'œuvre de Paul Otlet, tant le spectre de son activité fut large. La plus grande part de cette activité renvoie à des événements et à des situations de sa jeunesse. On peut en effet légitimement se demander si, par exemple, les propriétés familiales de l'île du Levant puis, surtout, de Westende n'ont pas déclenché le regard architectural et urbanistique de Paul Otlet. On pourrait évoquer aussi ses heures de bibliothèque en tant qu'élève, ou encore son appartenance à une famille industrielle d'une grande puissance coloniale. Plus globalement, Paul Otlet porte sur le monde un regard élargi : rien ne semble lui échapper, qu'il s'agisse de l'industrie, des bureaux, des associations, de la technologie, de l'éducation, des bibliothèques, de la presse, de la photographie et de l'image en général, de l'urbanisme, etc. Toute la littérature produite depuis quelques décennies invite à approcher quelques pans de l'activité de Paul Otlet. L'ouvrage dirigé par Paul Ghils présente le grand intérêt de laisser voir les articulations dynamiques entre deux de ces pans, constitutifs de cette « double utopie » qu'évoque le sous-titre : la « connaissance totale » et la « cité mondiale ».

¹ « *Faire éclore une humanité nouvelle - Améliorer la civilisation - Unir les idées les plus hautes et les choses [Concrétiser les idées les plus hautes (?)] - Outiller ce grand œuvre qu'est le Mundaneum* ».

² De l'âge de quatorze ans jusqu'à ses derniers jours, Paul Otlet ne cessa d'écrire et de dessiner. Cf. la bibliographie proposée par W. Boyd Rayward, <http://people.ischool.illinois.edu/~wrayward/otlet/otbib.htm>.

³ *Monde. Essai d'universalisme*, p. 202

⁴ Cet ouvrage, dont on lit ici une présentation critique, est une version élargie d'une livraison récente de *Cosmopolis* (2014/3-4) dont Paul Ghils est le rédacteur en chef, livraison qui, pour une part, reprenait, avec de légères adaptations, des articles parus dans *Associations transnationales* (2003/1-2). La contribution de Paul Ghils, « Fonder le monde, fonder le savoir du monde ou la double utopie de Paul Otlet » (p.197-225), fait partie de ces derniers.

Les professionnels de l'information et de la documentation connaissent *a priori* la première, ou du moins les éléments qui devaient en constituer les conditions de possibilités : le RBU, répertoire bibliographique qu'un langage classificatoire (la CDU) et une série de normes pouvaient rendre universel. Les agents actifs pour concrétiser ce projet sont disséminés dans le monde, chaque nation contribuant à l'alimentation dudit répertoire... Otlet était un organisateur, un normalisateur, mais pour laisser le champ au déploiement de l'utopie internationaliste, c'est-à-dire pacifiste - à la différence de certaines institutions technico-politiques qui, aujourd'hui, imposent la normativité comme principe contraignant du politique.

Certes l'« utopie documentaire » d'Otlet court toujours le risque d'être considérée comme ce qui pourrait outiller voire générer, bien malgré elle, jusqu'à ces contre-utopies, ces « dystopies de l'indexation des personnes »⁵. Mais l'homme qui voulait tout classer⁶ n'est-il pas avant tout cet « *entrepreneur des outils de la connaissance au service de la paix* » dont parlent Stéphanie Manfroid et Jacques Gillen⁷ ? Il en va de la connaissance comme de la documentation, sa vertu est ancillaire. Elle est « au service de », en l'occurrence au service de la paix, de la paix entre les hommes, de la paix mondiale. Certes, il y eut d'autres voies pour œuvrer à cette paix. Très tôt, Paul Otlet a eu l'intuition pacifiste, dès *L'Afrique aux noirs* (1888)⁸ et jusqu'au soir de sa vie, notamment aux côtés d'Henri La Fontaine, avec le projet de la Société des Nations.

L'autre branche de la « double utopie » vise le confort, ou plutôt l'épanouissement tout à la fois intellectuel, artistique et sportif des hommes pacifiés et propose d'organiser leur vie quotidienne. L'architecture et l'urbanisme ont de tout temps intéressé Paul Otlet qui y trouvait l'un des moyens de réaliser ses utopies, l'un des moyens de « *concrétiser les idées les plus hautes* ». Plusieurs des contributions de cet ouvrage exposent les conceptions architecturales et urbanistiques d'Otlet, leurs soubassements autant que leurs développements. Ce qu'on peut en retenir, c'est bien la place centrale de la communication scientifique. Et c'est peut-être ce qui unit les deux branches de l'utopie de Paul Otlet : l'encyclopédie, comme forme possible de l'achèvement jamais réalisé du travail intellectuel, où le savoir construit trouve, grâce aux techniques documentaires, à se réunifier, à se rassembler dans la cohérence totale⁹.

L'utopie selon Otlet n'est-elle pas comme une finalisation du syncrétisme qui récapitule par le désir d'un autre monde que celui où nous vivons, d'un monde vraiment - c'est-à-dire humainement - mondial ? « *La Cité mondiale que les nations ensemble se seront construite et où habitera en esprit l'Humanité : la Beata Pacis Civitas, la Bienheureuse Cité de la Paix* »¹⁰. La fusion entre « paix » et « cité » est totale et absolue¹¹. Elle est pensée mais réalisable¹². C'est l'Humanité qui la justifie.

Mille fois hélas ! À ce jour, l'Humanité n'a pas dépassé « *son stade actuel d'antinomie, d'antipathie et d'antagonisme* »¹³. ■

⁵ Olivier Le Deuff. « Utopies documentaires : de l'indexation des connaissances à l'indexation des existences ». *Communication et organisation*, 2015, n°48, p.93-106. Voir aussi, par exemple, « Le cauchemar de Paul Otlet » dont parle Isabelle Barbéris (*Cités*, 2009, n° 37, p. 9-11)

⁶ Cf. Françoise Levie. *L'homme qui voulait classer le monde. Paul Otlet et le Mundaneum*. Les Impressions nouvelles, 2006

⁷ « Les papiers personnels de Paul Otlet », p.175 sqq., in : Jacques Gillen (dir.). *Paul Otlet, fondateur du Mundaneum (1868-1944). Architecte du savoir, artisan de paix*. Les Impressions nouvelles, 2010

⁸ Le titre est très explicite, malgré quelques relents colonialistes mettant en avant une hiérarchie des civilisations. En effet, le jeune Otlet n'utilise le terme « civilisation » que pour ce que l'Europe peut apporter à l'Afrique et ce à quoi cette dernière peut aspirer, par opposition à ce qu'il appelle la « *barbarie africaine* » (p.14), les Noirs Américains apparaissant dans un entre-deux... Faut-il y voir juste l'air du temps ?

⁹ De ce point de vue, l'entreprise de Wikipédia (à la différence de Google) apparaît éminemment conforme au projet d'Otlet, comme un lointain prolongement, une actualisation des travaux des sessions de l'Université internationale des années 20.

¹⁰ *Monde. Essai d'universalisme*, p. 455 sq.

¹¹ Cette équation n'est pas sans rappeler ce terme russe *mir* qui signifie tout à la fois « monde » et « paix ».

¹² Hendrik Andersen n'avait-il pas réalisé des plans présentant « magnifiquement la Cité en soi », alors que Charles-Édouard Jeanneret-Gris (Le Corbusier) et Pierre Jeanneret avaient réalisé des plans pour Genève et Anvers ? (*op. cit* note 10, p. 456, n.1).

¹³ *Op. cit.* note 10, p.457 sq.

Repenser le fonds local et régional en bibliothèque

Sous la dir. de Claire Haquet et Bernard Huchet

Villeurbanne : Presses de l'Esssib, 2016. – 168 p. – (Boîte à outils, ISSN 1259-4857 ; 36). – ISBN 979-10-91281-73-7 : 22 €



RETOURS D'EXPÉRIENCE ET MÉTHODOLOGIES DE (RE)POSITIONNEMENT DE FONDS LOCAUX ET RÉGIONAUX

Cet ouvrage proposé par La boîte à outils des Presses de l'Esssib répond bien à l'objectif de la collection, offrant ainsi aux professionnels tant des bibliothèques de lecture publique que des bibliothèques académiques des retours d'expérience et diverses méthodologies de (re)positionnement des fonds locaux et régionaux. Une quinzaine d'auteurs – représentant les bibliothèques de lecture publique, patrimoniales, spécialisées et universitaires – contribuent à cette publication sous la direction de Claire Haquet et Bernard Huchet, eux-mêmes contributeurs.

D'emblée, Claire Haquet et Bernard Huchet constatent le peu de littérature existante sur le sujet des fonds locaux et régionaux. De ce constat naît la nécessité d'apporter aux professionnels des éléments permettant de penser le positionnement de ces fonds dont le traitement se situe bien souvent « à la frontière du patrimoine et de la lecture publique » comme l'écrit Agnès Babois. Ce constat s'enrichit d'une réflexion sur le rôle des ressources locales mises à la disposition de tous les publics par les bibliothèques dans le contexte actuel où la notion de territoire évolue considérablement (importante réforme régionale française de 2015-2016, mondialisation, présence massive du numérique, etc.).

L'ouvrage est construit autour de 4 parties associant des aspects didactiques et des études de cas. Ainsi la première partie – didactique – consacrée à la constitution de ce type de fonds met l'accent sur la nécessaire définition du périmètre territorial couvert par les fonds locaux et régionaux et sur la construction d'une politique documentaire *ad hoc*. La problématique de l'articulation de ces collections avec l'ensemble des missions et des actions de la bibliothèque est également abordée (partenariats au sein de la bibliothèque et avec les acteurs extérieurs, médiation, etc.).

Les questions transversales abordées au cours de la deuxième partie sont illustrées par des retours d'expérience, notamment la constitution de la bibliothèque numérique patrimoniale Manioc (traitant de la zone géographique Caraïbe, Amazonie et plateau des Guyanes), le traitement des éphémères à la Bibliothèque historique de la ville de Paris ou le cas particulier du dépôt légal imprimeur porté par 26 bibliothèques pôles associés de la BnF.

La numérisation des fonds locaux, leur diffusion et leur valorisation par le biais de bibliothèques numériques font l'objet de la troisième partie de la boîte à outils. Des cas concrets permettent d'aborder les points essentiels à ce type de projet : les enjeux de sélection, de conservation et de valorisation des documents, objets des campagnes de numérisation illustrés par le cas de la constitution de la bibliothèque numérique de Roubaix ; la coopération et la mise en œuvre de partenariat à des fins de financement mais aussi de valorisation des fonds ; la problématique des fonds locaux nativement numériques.

Éléments didactiques et retours d'expérience sur les différentes formes de médiation et de valorisation forment la quatrième partie de l'ouvrage.

Le lecteur pourra piocher dans le sommaire les contributions qui l'intéressent plus spécifiquement et y trouvera certainement matière à alimenter sa propre réflexion. Les études de cas le guideront dans la réalisation de son projet. Enfin, le mémento rédigé par Claire Haquet et Bernard Huchet conclut l'ouvrage de façon très intéressante en exposant dix commandements pour repenser le fonds local qui seront certainement source d'inspiration pour nombre de bibliothèques confrontées à ce type de problématique.

Bien que les fonds audiovisuels soient abordés à plusieurs reprises dans différentes contributions, on peut toutefois regretter l'absence d'une contribution qui leur soit entièrement consacrée. ■

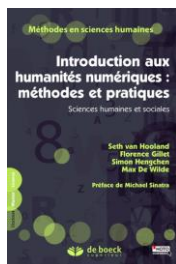
Analyse de **Joachim SCHÖPFEL**
joachim.schopfel@univ-lille3.fr

I2D - Information, données & documents
vol. 53, n°4, décembre 2016
©ADBS

Introduction aux humanités numériques : méthodes et pratiques. Sciences humaines et sociales

Max De Wilde, Florence Gillet, Simon Hengchen,
Seth van Hooland ; préface de Michael Sinatra

Paris : De Boeck supérieur, 2016. - 208 p. - ISBN
978-2-8073-0215-0 : 24,50 €



UNE INTRODUCTION MÉTHODOLOGIQUE ET PRATIQUE À L'UTILISATION DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION EN SHS

L'utilisation de l'informatique en sciences humaines et sociales ne date pas d'hier. Mais il faudra attendre 2010 et le « Manifeste des Digital Humanities »¹ pour que les humanités numériques se constituent dans l'espace francophone comme une « *transdiscipline, porteuse des méthodes, des dispositifs et des perspectives heuristiques liés au numérique dans le domaine des sciences humaines et sociales* ». Concrètement, il s'agit d'une « *intégration intense [...] des technologies numériques dans tous les processus de recherche, depuis la collecte de données jusqu'à la publication [...], d'un travail [...] habituel et courant avec les technologies numériques* ». Depuis ce texte fondateur de 2010, non seulement les projets de recherche et événements foisonnent, mais plusieurs universités, comme celles de Paris 8, Montpellier, Lyon, Nanterre, Lorient ou Bordeaux, ont mis en place des masters « Humanités numériques » et d'autres, comme Aix-Marseille, y réfléchissent. Voici un livre qui a tout pour devenir le manuel de ces formations.

Le Manifeste évoquait comme méthodes clés des humanités numériques la constitution de corpus de sources numérisées ou nativement numériques, les calculs statistiques, la construction de bases de données documentaires, la diffusion en ligne des corpus, les publications en ligne, les pratiques d'écriture collaborative ou encore l'*open peer review*. L'ouvrage Introduction aux humanités numériques donne les clés pour saisir les enjeux et s'approprier ces méthodes, en mettant l'accent sur les technologies du Web.

Le livre s'appuie sur une solide expérience pédagogique et est construit « *autour des besoins directs d'un étudiant* » (p. 11) qui apprendra comment trouver de l'information, modéliser des données, numériser des sources, analyser du contenu et valoriser les résultats. Parmi les outils utilisés, on trouve Google Scholar et Google Analytics, MySQL, Exchanger XML Editor et DBpedia, Omeka, OpenRefine, Zotero et BibTex.

Voici une liste non exhaustive des sujets abordés : définition d'une question de recherche et utilisation des moteurs de recherche, compréhension du fonctionnement d'Internet et du Web, principes des modèles conceptuels de données (dont XML et RDF), impact du partage des données, différentes étapes d'un projet de numérisation, capacité de créer des métadonnées, enjeux du traitement automatique des langues et *distanc reading*, quelques outils simples de fouille de textes, création d'un corpus web et quelques techniques de base de visualisation de l'information puis, pour terminer, rédaction d'un texte à l'aide de LaTeX, *cloud computing* et publication des travaux de recherche en ligne. Tout cela est écrit dans un style direct, didactique, concret.

Et l'intérêt du livre ne s'arrête pas à la lecture. Les auteurs ont mis en place un site dédié en ligne, avec des exercices et textes, outils et projets pour aller plus loin, un site qui se propose comme plateforme d'échange de pratiques et de retours d'expériences². À titre d'exemple, la page « numérisée » contient entre autres des liens vers un cahier des charges, un *workflow* et un planning Gantt, incite à l'élaboration d'une bibliothèque numérique avec Omeka et suggère la création d'un mini-thésaurus sur le cinéma muet, avec la possibilité d'obtenir un corrigé des réponses, *via* le compte Twitter du master en Sciences et technologies de l'information et de la communication, Université libre de Bruxelles³. Une bibliographie et un index complètent le livre.

Il faut prendre le titre du livre à la lettre. Il s'agit d'une introduction aux méthodes, pas d'un ouvrage conceptuel. La question de départ est : de quel bagage informatique a-t-on besoin aujourd'hui pour conduire un projet de recherche en SHS ? On est loin, très loin de la plupart des autres livres sur les humanités numériques, plus théoriques, parfois plus « promotionnels » aussi. Ici, les auteurs partent du principe que les humanités numériques sont une réalité, avec des approches, des outils et méthodologies qu'il convient d'apprendre. Néanmoins, sans être une « *apologie de l'informatique* » (p. 191), le livre ne décrit pas seulement les possibilités et fonctionnalités de ces outils, mais aussi leurs limites et leurs risques.

¹ Pierre Mounier. « Manifeste des Digital Humanities ». *Journal des anthropologues*, 2010, n°122-123, p. 447-452, <http://jda.revues.org/3652>

² Méthodes et pratiques numériques en sciences humaines et sociales, <http://methodesnumeriques.org>

³ @MaSTICulb

Publié dans la collection « Méthodes en sciences humaines » chez De Boeck Supérieur, avec une préface de Michael Sinatra de l'Université de Montréal, le livre s'adresse aux étudiants en licence et master, pas seulement dans les filières des humanités numériques, mais plus généralement dans l'ensemble des formations en SHS, partout où l'on apprend les outils et méthodes informatiques. On lui souhaite beaucoup de lecteurs attentifs, y compris parmi les doctorants et enseignants pour lesquels ce livre offre une introduction méthodologique et pratique à l'utilisation des technologies de l'information en SHS (p. 10). Personnellement, je l'utilise déjà dans l'enseignement de la numérisation, en master, avec de bons résultats.

Un mot sur les auteurs de cette œuvre collective : tous les quatre travaillent à l'Université libre de Bruxelles. Seth van Holland est titulaire de la chaire en information numérique et responsable du master STIC, Florence Gillet, historienne, est responsable d'archives et assistante du cours de technologie de l'information, Simon Hengchen prépare une thèse dans le domaine du traitement automatique du langage naturel et Max de Wilde travaille comme consultant à la Commission européenne et enseigne l'ingénierie linguistique. ■

Lectures numériques. Une enquête sur les grands lecteurs

Paul Gaudric, Gérard Mauger et Xavier Zunigo

Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2016. –
192 p. – (Papiers, ISSN 2114-6551). – ISBN 979-
10-91281-70-6 : 22 €



UN TOUR D'HORIZON DES EFFETS DU NUMÉRIQUE SUR LA PRODUCTION ET LA DIFFUSION DES ÉCRITS

Cet ouvrage se propose d'examiner ce que la lecture numérique a changé dans nos manières de lire, en se fondant sur une enquête de type qualitatif. Partant du constat que les usages de la lecture et les types de lecture sont variés et différents, et qu'on ne saurait les englober dans une même analyse, l'enquête s'intéresse à deux types particuliers de lecture : la lecture de la presse numérique et la lecture de type littéraire.

Tandis que l'utilisation de l'Internet pour le courrier, pour les échanges sociaux et pour la vie pratique a fait de la lecture fragmentaire une pratique quotidienne généralisée, les pratiques intensives de lecture pourraient, quant à elles, révéler plus précisément les changements induits par ce qu'on appelle « la révolution numérique ».

C'est donc à partir d'entretiens approfondis avec de grands lecteurs, à la manière des *Histoires de lecteurs* [Mauger, Poliak et Pudal, 1999], que les auteurs se demandent si l'on peut effectivement parler de « révolution » en ce qui concerne la lecture numérique, dans le sens d'une discontinuité par rapport aux manières de lire avant l'ère de l'Internet et des documents sous formats numériques.

L'analyse des pratiques de lecture de la presse et de la littérature numériques s'inscrit dans le cadre des principaux changements qui ont touché leurs champs respectifs : extension et diversification des usages des technologies numériques et réduction des écarts dans leur distribution sociale (chapitre 1), évolutions dans les modes de production et de diffusion de la presse (chapitre 2) et du livre (chapitre 5).

En ce qui concerne la lecture de la presse, la production de l'information en continu, sa fragmentation et sa dispersion d'une part, l'apparition de nouveaux acteurs, de nouvelles formes de diffusion et de nouveaux prescripteurs d'autre part, recomposent le lectorat et l'étendent bien au-delà du cercle des fidèles à un titre. Ces changements ne semblent pas bouleverser les hiérarchies entre sources d'information mais modifient les modes de lecture de la presse numérique qui bénéficient notamment de la multiplicité de l'offre, des facilités d'accès et de la gratuité.

Ainsi, une majorité de lecteurs numériques consultent quotidiennement plusieurs titres, suivent l'information sans horaires fixes et recourent à diverses sources pour se forger leur propre opinion. Les changements dans les modalités temporelles, dans la sélection des sources de l'information et leurs usages ainsi que les attitudes par rapport aux nouveaux acteurs ou aux nouvelles formes de diffusion (blogs, réseaux sociaux) sont ainsi décrits en se fondant sur des entretiens avec des lecteurs de la presse.

La majorité des lecteurs semble encore aujourd'hui désorientée par la multiplicité des plateformes et des acteurs et l'instabilité des standards. Les entretiens avec des lecteurs intensifs de la presse numérique, exerçant un métier politique ou technophiles, révèlent des pratiques de lecture que l'on pourrait considérer comme pionnières. En effet, leur maîtrise de l'offre éditoriale et des technologies numériques leur permettent de décrire et d'analyser des parcours de lecture mieux adaptés aux supports numériques.

La lecture de type littéraire, quant à elle, connaît des changements au niveau des conditions de lecture plutôt que dans l'acte de lecture lui-même. Les liseuses s'adressent en particulier aux grands lecteurs de romans et de littérature, qui en vantent les qualités techniques telles que la facilité de transport, les capacités de stockage, l'immédiateté de l'accès, etc., facilitant l'accumulation des livres et révélant une forme de hiérarchie, toujours à l'œuvre, dans la valeur symbolique des livres numériques et imprimés. Par ailleurs, le numérique a favorisé l'intervention de nouveaux acteurs et de nouveaux modes de prescription, mais n'a pas non plus fondamentalement modifié l'impact des instances de prescription plus traditionnelles.

Sont enfin examinés deux exemples de lecture intensive liés au développement des technologies numériques : la lecture de science-fiction prisée par les technophiles et la pratique de la *fanfiction*¹. Pour les auteurs, « *l'utilisation généralisée des technologies numériques et les inquiétudes qu'elle engendre sont au principe du revival de la science-fiction* », cependant que les *fanfictions* sont des pratiques amateurs dont la diffusion est facilitée par le Web.

La conclusion suffirait à elle seule à justifier, si cela était encore nécessaire, la lecture de cet ouvrage. Cadrant le propos par un tour d'horizon des principaux effets du numérique sur la production et la diffusion des écrits, elle fait une synthèse des modes d'appropriation des textes sur support numérique, tels que révélés par les entretiens, identifie les continuités par rapport notamment à la « révolution audio-visuelle » et en circonscrit les ruptures. Pour les auteurs, « *la continuité et discontinuité de la lecture dépendent plus du genre du texte lu ou du type d'usage associé à la lecture que du support de l'écrit* ».■

¹ « Une fanfiction est un récit que certains fans écrivent pour prolonger, amender ou même totalement transformer un produit médiatique qu'ils affectionnent, qu'il s'agisse d'un roman, d'un manga, d'une série télévisée, d'un film, d'un jeu vidéo ou encore d'une célébrité » Source : Wikipédia

Analyse de **Michèle BATTISTI**
michele.battisti@adbs.fr

I2D - Information, données & documents
vol. 53, n°4, décembre 2016
©ADBS

Surveillance:// Les libertés au défi du numérique : comprendre et agir

Tristan Nitot ; préface d'Adrienne Charmet

Caen : C&F éditions, 2016. – 192 p. –
ISBN 978-2-915825-65-7 : 19 €



UN MODE D'EMPLOI DE BONNES PRATIQUES À ACQUÉRIR

« *Souriez, vous êtes filmés !* ». Qui ne connaît pas cette phrase transposée ici aux réseaux informatiques : « *Vous êtes surveillés* » ? Que Google et les autres suivent en permanence les multiples traces laissées lorsque nous consultons l'internet, nous le savions. Avec Tristan Nitot, nous découvrons bien d'autres aspects non connus nécessairement de tous. Nos ordinateurs, tablettes et smartphones sont truffés d'enregistreurs de données et tous les objets connectés aujourd'hui, et de plus en plus à l'avenir, ces objets intelligents censés nous aider (« podomètre mouchard » et autres), ceux que nous activons à distance pour le bien-être de nos intérieurs, ceux qui doivent attirer notre attention sur des publicités *customisées*, nous épient eux aussi.

Les Gafa, acteurs privés, utilisent ces données ; les États aussi. Toutes les dérives liées à la concentration de données entre quelques mains devraient nous faire frémir. C'est ce qui permet à une société de la surveillance et du formatage de prospérer : harcèlements, manipulations et autres dérives découlent aussi de ces piratages de données personnelles devenus si banals qu'on finit par oublier les risques encourus.

Mais que fait la Cnil ? Conventions, chartes, règlement européens, lois, etc. Un bref panorama nous est donné. L'environnement juridique devrait nous protéger. On s'y efforce, c'est vrai, et l'action sur ce point doit être maintenue, voire renforcée.

Parmi les adages dangereux, on peut citer celui que « *l'on aurait rien à cacher* ». La confiance ne peut, pourtant, manquer d'être ébranlée. Elle devrait lorsque l'on apprend les trésors de précautions pris par les responsables des Gafa pour préserver leur intimité. « *On a tous quelque chose à cacher* » à titre privé et à titre professionnel lorsqu'il s'agit de secrets d'entreprise. Oui, mais lesquels ? Si l'on évoque Edward Snowden, oui et non. Quel équilibre ? La question n'est pas simple mais elle ne doit pas être éludée.

« *Décrypter les mécanismes de la surveillance* », c'est ce que propose Tristan Nitot. Il démontre les avantages de la transparence, en l'illustrant par le logiciel libre, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. On fait le point sur les données collectées par Facebook, celles que moissonne Google, le « *piège de la gratuité* ». Gratuit en échange de quoi ? S'interroger sur l'opportunité du modèle freemium, sur le manque de compréhension des utilisateurs, sur ces sociétés de l'internet qui sont souvent opaques, sur les événements liés à l'actualité, comme Apple, dont le modèle économique a permis de s'opposer au FBI, on s'en souvient. Le *cloud*, par ailleurs, n'a rien d'éthéré. *Quid* des surprises de la sérendipité si on ne me montre que ce qui est censé me convenir, ou de la prédictivité fort aléatoire ?

Dans cet ouvrage, ce sont deux chapitres pour « comprendre » (des tableaux utiles, des explications très claires) mais aussi deux chapitres pour « agir » qui nous sont proposés. On est effectivement acteur de ses libertés et plusieurs outils à la portée de tous sont présentés pour garder le contrôle de ses outils et pallier le fait que « *le mieux est l'ennemi du bien* ».

Que faire ? Une surveillance de masse pour quels résultats ? Plusieurs institutions se mobilisent pour éviter les dérives d'une telle surveillance. À titre individuel, ne pas oublier de lire les *privacy policies*, indispensables pour une prise de conscience. Par ailleurs, on nous donne aussi des pistes pour reprendre le contrôle sur nos données – garder la maîtrise de son serveur, chiffrer ses messages, s'interroger sur la gratuité de l'accès, « *faire mieux que les systèmes centralisés* », paramétrer ses outils informatiques sur le plan de la navigation, de la messagerie ou Google, bien choisir son smartphone, utiliser intelligemment les médias sociaux, etc. Autant de bonnes pratiques à acquérir et dont l'ouvrage fournit un mode d'emploi. Une publication indispensable pour prendre conscience des enjeux en matière de démocratie, de liberté... et pour reprendre la main sur ses données et sa vie. ■

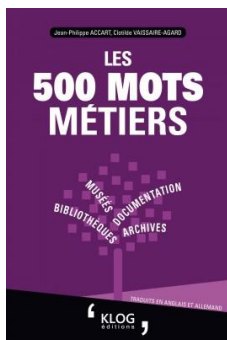
Analyse de **Bruno RICHARDOT**
documentation@tard-bourrichon.fr

I2D - Information, données & documents
vol. 53, n°4, décembre 2016
©ADBS

Les 500 mots métiers. Bibliothèques, archives, documentation, musées

Jean-Philippe Accart, Clotilde Vaissaire-Agard

Bois Guillaume (76230) : Éditions Klog, 2016. –
190 p. – ISBN 979-10-92272-11-6: 18 €



« UNE PORTE D'ENTRÉE LEXICALE DONT LES PROFESSIONNELS TIRERONT GRAND PROFIT »

Le premier mérite de ce lexique est de couvrir les quatre écosystèmes du document, ceux que Suzanne Briet, par exemple, avait déjà regroupés en marquant la convergence du trio « A, B, M : Archives, Bibliothèques, Musées » vers la documentation. Quant au Palais mondial de Paul Otlet, ce « fondateur » qui pointa si finement les ambitions des métiers de la documentation (qui sont toujours aujourd'hui les nôtres), n'était-il pas tout à la fois centre d'archives, bibliothèque et musée ? Aux temps d'Otlet et de Briet, la question se posait en termes dynamiques (convergence chez Briet, évolution en synthèse chez Otlet). Aujourd'hui, on peut légitimement faire l'hypothèse que les quatre métiers forment bel et bien un vaste chantier cohérent – quand bien même une telle cohérence se dissimule sous un plus ou moins joyeux fatras d'innovations métiers, de secousses technologiques et de révolutions managériales. Nos professions ne se retrouvent-elles pas régulièrement depuis des décennies pour se questionner mutuellement sur ce qui les distingue et/ou les réunit, employant pour ce faire un langage commun ? Bref, mêler, comme font Jean-Philippe Accart et Clotilde Vaissaire-Agard, les quatre métiers pour en dresser l'inventaire lexical est du meilleur aloi, dans la mesure précisément où il permettra au professionnel de l'archive de se familiariser avec le langage du professionnel de la bibliothèque, par exemple, participant ainsi concrètement au tissage de la cohérence dont nous parlions.

Le second mérite de l'ouvrage est précisément d'être un lexique, c'est-à-dire un recueil de termes mais un lexique à jour, proposant pour les termes utiles à nos métiers des définitions précises et contextualisées. La sociologie des professions a toujours mis en avant, à juste titre, le rôle structurant de la terminologie professionnelle. Cet ouvrage constitue ainsi une porte d'entrée lexicale dont les futurs professionnels tireront grand profit, leur permettant de se familiariser avec la terminologie de la profession où ils entrent. C'est seulement ensuite que, spécialisant et affûtant leurs pratiques, ils iront chercher les lexiques plus pointus. De tels outils existent. Ce qui manquait, c'est ce socle lexical que constitue *Les 500 mots métiers*.

Le troisième mérite de ce recueil de mots-métiers est son traitement du multilinguisme. Les auteurs ne sont pas tombés dans le piège grossier de l'anglicisation globalisante aussi stupide que violente que nous connaissons, hélas, depuis quelques années, voire quelques décennies dans nos métiers. Les lemmes sont français et les auteurs proposent systématiquement les équivalents extralinguistiques après le lemme (en l'occurrence anglais, allemand). Les entrées en langue étrangère sont par ailleurs regroupées par ordre alphabétique en annexes – ce qui permettra à nos cousins germanophones ou anglophones de se frayer un chemin dans ce dédale linguistique fort riche d'où émergera peut-être une certaine idée francophone de nos métiers mais où le respect linguistique laissera de toute façon le champ libre à la fructifiante activité qui consiste à « *penser entre les langues* ». ■

Analyse de **Sandrine LOUIS**
sandrine.louis@genzyme.com

I2D - Information, données & documents
vol. 53, n°4, décembre 2016
©ADBS

Les Essentiels de la recherche bibliographique en santé. Chercher, organiser, publier

Évelyne Mouillet

Montrouge (92120) : Doin éditeurs, 2016. –
203 p. – (Methodo). - ISBN 978-2-7040-1471-2 :
36 €



UN GUIDE MÉTHODOLOGIQUE INDISPENSABLE AUX PROFESSIONNELS DU SECTEUR DE LA SANTÉ

Les essentiels de la recherche bibliographique en santé est un ouvrage destiné aux étudiants en santé et aux professionnels de santé maladroits dans leurs recherches bibliographiques. L'ouvrage se veut méthodique et pratique avec des encarts de couleurs, des recommandations de lecture et des exercices pratiques (et corrigés).

La première partie présente la méthode de recherche documentaire dans son ensemble, qui doit adopter une démarche rigoureuse et respecter les syntaxes inhérentes à chaque base de données (les opérateurs booléens, par exemple). L'auteur explique également – ce qui n'est pas superflu ! – les pièges du vocabulaire.

La deuxième partie montre comment sélectionner et évaluer références et documents, notamment grâce à l'utilisation des mesures bibliométriques. Elle explique comment mettre en place une veille. Enfin, deux outils de gestion bibliographique sont très amplement détaillés.

Enfin, la dernière partie explique, en s'appuyant sur des exemples visuels, les règles et la technique de la rédaction des listes de références utilisées dans une thèse ou un article.

En annexe, un glossaire anglais-français de la recherche bibliographique est un outil bien utile.

L'auteur se concentre sur les outils gratuits (PubMed et Zotero par exemple) mais aborde également les outils payants (EnNote) qui peuvent être mis à disposition des étudiants dans les universités. Si l'on devait émettre une critique constructive à cette partie sur les outils, nous pourrions suggérer à l'auteur de développer un peu plus l'utilisation de la base Embase, qui est actuellement le standard reconnu par les autorités de santé (EMA, FDA ou ANSM) pour les recherches bibliographiques ou de développer un peu plus les méthodes pour l'utilisation de Scopus.

L'originalité et la puissance de cet ouvrage résident dans le fait que l'auteur bouscule les idées préconçues et établies sur les recherches bibliographiques et les standards de la documentation. Par exemple, elle choisit de présenter Google et Google Scholar en toute première position du chapitre 2 sur les outils bibliographiques en ligne, ce qui, à l'heure actuelle, n'est pas forcément admis par les documentalistes scientifiques. Un autre exemple concerne les mises en garde au sujet des outils de bibliométrie, censés mesurer et évaluer la « puissance » de l'activité scientifique des chercheurs à travers leurs publications. L'auteur explique très clairement les forces et faiblesses de chaque indicateur et invite le lecteur à avoir un œil critique, ce qui, dans la pratique courante de certains domaines de santé (notamment lorsque les recherches bibliographiques sont en lien avec des activités commerciales de l'industrie pharmaceutique), peut être utile, voire nécessaire.

Bien que le découpage des chapitres puisse parfois paraître forcé (il est regrettable, par exemple, que l'auteur ne revienne pas plus en détails sur la puissance et la méthode des outils de gestion bibliographiques pour la rédaction bibliographique des articles ou des thèses), toutes les méthodes et l'organisation de la recherche bibliographique sont détaillées dans cet ouvrage, « essentiel » comme le précise son titre. Il concentre toute l'information utile aux étudiants, aux professionnels de santé, mais sans nul doute également aux professionnels de la documentation qui apprendront sûrement quelques « astuces » supplémentaires.

En ce sens, il s'inscrit parfaitement dans la collection « Methodo » de l'éditeur. ■

Analyse d'**Isabelle WESTEELS**
isabelle.westeel@univ-lille3.fr

I2D - Information, données & documents
vol. 53, n°4, décembre 2016
©ADBS

La Numérisation d'archives. Des fondamentaux techniques aux programmes de numérisation

Baptiste Essevaz-Roulet

Voiron (38506) : Territorial Éditions, 2016. –120 p. –
(Dossier d'experts ; 655). - ISBN 978-2-8186-1042-8 :
62 € ; ISBN numérique 978-2-8186-1043-5 : 50 €



UN GUIDE UTILE POUR DÉBUTER UN PROJET DE NUMÉRISATION

Ce vade-mecum sur la numérisation, publié en mai 2016 par Baptiste Essevaz-Roulet, directeur associé chez PMP Conseil, se divise en quatre parties : le type d'archives et les gestionnaires des fonds qui peuvent être concernés par la numérisation, les aspects techniques de la numérisation, les procédures de traitement « après-scan » et l'organisation du projet de numérisation d'archives.

Le terme « archives » est pris au sens large de collections de documents imprimés et graphiques en priorité anciens, c'est-à-dire que l'ouvrage est destiné à tout chef de projet de numérisation quel que soit l'établissement concerné. Les étapes à suivre d'un projet de numérisation depuis la capture de l'image jusqu'à sa préparation pour la mise en ligne en passant par les questions de préservation sont abordées. Le style est clair et concis et la lecture facile. L'ouvrage a l'avantage de permettre au lecteur de comprendre des points techniques parfois peu abordés dans les guides de numérisation : par exemple, le fonctionnement de la reconnaissance optique de caractères (OCR), l'effet de seuil (p. 68 à 71), la résolution optique et extrapolée (dans les annexes). Certains points sont particulièrement développés, en particulier ceux concernant le stockage et l'archivage des fichiers numériques issus de la numérisation, sans doute en raison du public des collectivités territoriales ciblé par la publication.

Les questions juridiques propres au domaine sont présentées (p. 28 à 33) sans que le cadre général en soit suffisamment rappelé et explicité (droit de reproduction/de représentation, etc.). Enfin et c'est une petite lacune de l'ouvrage, le sujet des métadonnées (p. 73-75) est insuffisamment repris quand on en connaît l'importance pour permettre l'accès à l'information et mener les projets dans une perspective de développement durable.

Le manuel est documenté. Il renvoie constamment à des normes et est ponctué de tableaux et de petits encadrés permettant de porter l'attention sur un point technique précis ou d'aller plus loin. Il s'agit d'un guide utile pour comprendre la nature, l'organisation et les écueils possibles d'un projet de numérisation. L'objectif de ce type d'ouvrage qui consiste à dresser un panorama général et à être directement utile aux chefs de projet est donc rempli.

Un bémol cependant, *La numérisation d'archives* est la réédition d'une première parution datant de 2010. Même si quelques très rares mises à jour ont été faites, le cadre général est cependant daté. Ainsi la bibliographie et les notes de bas de page comprennent des références allant de 2003 à 2009 exclusivement. Certains liens web cités sont morts (sites Adonis, Aristote). Plusieurs guides de numérisation en version imprimée ou en ligne ont paru depuis 2010 et ceux-ci auraient mérité d'être mentionnés, ainsi par exemple les pages professionnelles de la BnF (www.bnf.fr/fr/professionnels.html).

Au final, l'ouvrage, bien documenté et d'une lecture agréable, peut être recommandé pour débiter ou pour conforter des connaissances techniques. Mais, comme les évolutions technologiques sont permanentes et que le diable est dans les détails, son utilisation concrète pour la mise en œuvre d'un projet doit absolument être appuyée par la consultation de références plus récentes et, surtout, par des formations et/ou des échanges avec les professionnels avertis de ces sujets. ■